

# **Voyage Biographique**

En passant par les chiens

Deuxième partie

Je ne sais pourquoi, je vois les doigts de mon père qui remuent -ça commence n'importe où-, il explique qu'il ne peut pas penser une phrase sans compter. Par exemple: Je vais à l'école devient je-un, vais-deux, à-trois, l'é-quatré, cole-cinq. Ça dure des jours et des jours, toutes les phrases sont ainsi détruites, une à une, elles s'effritent. Il ne peut s'en empêcher, parfois c'est sur ses doigts qu'il compte, d'autres, c'est dans la tête que ça compte. Lorsqu'il en parle, il dit toujours: « c'est con, hein? » Alors un large sourire l'envahit. Un événement le traverse, quelque chose lui arrive et ça se répète. On dirait que ça le chatouille, ses lèvres s'ouvrent, il compte, il rit. « C'est marrant » dit-il.

Je ne sais pourquoi ça me vient ce matin, quelque chose me traverse et ça me réjouit, « me-un, ré-deux, jou-trois, it-quatré » ... Puis d'autres choses viennent : lorsque Jojo jouait à cache-cache, on comptait jusqu'à dix, jusqu'à vingt -on cherche à lier? Ça dépendait d'où on partait. Parfois, on se cachait dans l'armoire, elle était assez grande pour qu'on s'y mette à deux. La plupart du temps ses portes étaient ouvertes. Elle fermait mal ... Puis, la même armoire avec deux enfants qui tentent d'en sortir. Une petite fille blonde soutient le corps de Jojo qui paraît blessé. L'armoire est dans le couloir qui mène à la chambre de Jojo, un couloir par lequel était passé un chat un jour où il avait fallu fuir par la fenêtre. Il était arrivé chez la tante, à la télévision un homme-bête fuyait tandis que s'animait lentement une dangereuse statue, « sta-un, tue-deux ». La petite blonde se baisse lentement et le soutient, ses cheveux frôlent son visage. Il a toujours aimé les blondes, avant même de les connaître vraiment, déjà les blondes succédaient aux blondes. Son premier amour, la fille du garde, est lié à l'armoire puisque lorsqu'il y pense, il voit l'armoire. Ou bien? De l'armoire, deux enfants semblent sortir. La fille aide le garçon -de s'aider à aimer, n y a-t-il pas qu'un pas? Plus tard, dans un train, des scènes défilent, elles viennent faire un tour et inlassablement tournent tandis qu'une belle blonde circule dans le couloir. Le cœur, curieusement, se met à battre plus vite, « c'est le désir! » Jojo ne bouge pas, il voit des scènes qui passent, se succèdent, se mélangent, des scènes dans des scènes auxquelles se mêle cette fille qui, en s'éloignant, se retourne de temps en temps pour le voir. Il la voit, elle le voit. Elle se déhanche légèrement, elle avance doucement dans le couloir, elle est élégante ... Puis, ça brasse, on sent dans le corps un désir qui monte, le désir de la prendre peut-être, mais c'est avant tout quelque chose de chaud à l'intérieur du ventre, qui pousse; des nappes se déplacent et lentement elles envahissent. On a le souffle court, on est comme oppressé, le cœur s'affole un peu ... Lorsqu'elle revient, on croise son regard, des organes semblent se déplacer tout au fond des entrailles, l'estomac monte, le cœur pousse; ça se contracte, se relâche; ça se crispe, puis on la voit qui s'installe sur une banquette pas très loin ... Et c'est encore l'armoire qui revient. Deux enfants s'entraident. « Fais attention! » Il ne faut pas faire de bruit. On les cherche peut-être, ils seront découverts s'ils font du bruit puis, après ... Après, c'est le corps du garçon qui pend hors de l'armoire tandis que la petite le soutient. Elle se

penche tendrement, « ça fait mal? », « un peu » dit Jojo qui se sent bien. Elle sourit faiblement, elle ouvre de grands yeux. La tête de Jojo traîne sur le sol, « attention ! » On dirait qu'elle veut se détacher du corps, « alors elle roulerait par terre ... » Et la scène longtemps après se prolonge dans le train. La fille s'est allongée, elle respire à peine, sa tête pend dans le couloir, ses cheveux traînent ...

Ils jouaient à cache-cache. L'armoire était pleine de linge frais. Ça sentait bon. On posait son nez sur les draps, on les embrassait. « Tu crois qu'ils sentent quelque chose? ». Lorsqu'ils avaient fermé la porte, ils s'étaient serrés fortement; l'armoire était étroite et il faisait très noir. La petite racontait: « on l'a retrouvée en chemise de nuit sur son lit. Sa tête était renversée et ses cheveux traînaient par terre. Il ne fallait pas la toucher. Elle avait bavé ... », elle parlait de sa grand-mère, morte depuis peu de temps, Jojo fermait les yeux ... Il fait très chaud: on serait aux tropiques, « ça pique ! » on marcherait comme des idiots. On aurait oublié nos chapeaux alors..., alors, tu comprends, la sueur coulerait dans nos yeux. On ne verrait pas grand chose dans la jungle ... Tu crois qu'ils vont nous trouver? Ils attendent qu'on les trouve, ils aimeraient sortir de là mais quand on commence à jouer ... La Grand-mère est dans la cuisine, de temps en temps, on entend le bruit d'un objet qu'on remue, elle prépare le repas du soir. Peut-être qu'elle fait du chocolat puisqu'elle est en bas. La nuit est déjà dans l'armoire, le soir est déjà là, ils aimeraient sortir mais ils n'osent pas. Ils se tiennent par la main et se taisent. Lentement quelque chose comme de la peur les frôle, il fait plus chaud, l'obscurité s'intensifie. La petite fille passe une main sur la joue de Jojo, jojo recule, il croit que c'est une gifle, « laisse ! » dit la fille et il laisse faire la fille. « C'est lisse » dit-elle tandis qu'il essaie de bien sentir sa main. C'est bon la main fraîche sur la joue même si on craint un peu qu'elle nous griffe, on reste un peu tendu puis lentement, on se laisse aller, l'épaule se détend, elle descend –avant, on avait l'air d'un handicapé-, le corps se relâche, on aimerait s'allonger puis l'embrasser. Mais le silence grandit autour d'eux, il devient comme pesant, chaque fois qu'ils bougent, ça grince. Des frissons se mettent à parcourir les peaux, « touche ! » dit la fille et Jojo touche. C'est interdit d'être là, si la Grand-mère le savait, ce serait une bonne raclée : « pan, pan et pan! » Ils oublient d'être silencieux ; ils mettent leurs mains devant les yeux. Lorsqu'on les met ainsi, on ferme les yeux sans s'en rendre compte, lorsqu'on les ferme, on voit des taches de couleur qui se meuvent, des nappes rouges, bleues, vertes et surtout jaunes; dans le noir, on dirait qu'il y a des lumières qui naissent autour d'animaux fabuleux, des chevaux aux longues crinières qui scintillent tandis que leur œil sombre bientôt n'est plus qu'un point qui doucement descend sous nos paupières fermées. Et ça recommence, des lumières et des points devant leurs yeux surpris tandis qu'ils sont ensemble, Jojo et la fille, serrés dans l'armoire ... Puis, ce sont eux encore devant l'armoire qui s'aident dans le couloir, armoire, couloir, loirs, loups ... « Un, deux, trois, à trois on sort ! » Ils sortent de l'armoire, ils repoussent les portes et descendent l'escalier sans faire de bruit. Lorsque le bois grince, « chut ! », ils s'arrêtent et retiennent leur souffle. Dans la journée, c'est interdit de monter là-haut. « Vous n'avez rien à y faire! » Ils descendent sur la pointe de pieds,

ils ont envie de rire, ils se poussent en se tenant le ventre, « allez, avance! ». Le plus dur maintenant, c'est d'ouvrir la porte d'entrée silencieusement. Il faut, un, retenir la poignée en même temps, deux, pousser la porte, en même temps, trois, la maintenir, en même temps, quatre, cinq, six... La petite est en bleu, Jojo peut-être en vert; la porte est orangée, le carrelage rouge dans ce bout de couloir ... Puis, la tête d'une fille s'en mêle, les chaos du train la secouent, les cheveux glissent, une mèche se détache; la fille somnole ... Et encore c'est la porte, la porte orangée, le carrelage rouge, la poignée est froide. Pour la baisser, ce n'est pas un problème, ce qu'il faut surtout, c'est la retenir. La Grand-mère doit être devant le feu, peut-être qu'elle essuie ses lunettes couvertes de buée de soupe. Le silence est plus grand, « Attention! » La poignée couine, ils retiennent leurs souffles, les cœurs battent et s'affolent ... Dans le train, le cœur fait aussi des bonds lorsque la fille blonde ouvre grand ses yeux. Ils se sont vus, maintenant sur la banquette, elle se retourne de temps en temps pour voir s'il la regarde. Chaque fois le cœur sursaute. Quelque part dans le ventre, se meuvent des sortes de masses épaisses qui subitement se creusent. On sent des trous qui nous aspirent; ça ronge, ce n'est ni agréable, ni désagréable, c'est autre chose, on se sent pris ... Puis deux enfants près d'une armoire, puis près d'une porte orangée, puis la porte qui claque -on cherche à poursuivre. La porte claque derrière eux, ils n'ont pas su la retenir, la Grand-mère, « charogne de gamins! » a sursauté. Dans la cour, ils vont chacun de leur côté « sauve qui peut! » puis ils se rejoignent, se prennent par la main, ne savent pas quoi faire. La peur les quitte, « peut-être qu'elle s'enfonce dans la terre? » dit Jojo tandis qu'ils déambulent dans le village. Ils sont contents d'être dehors, ils se serrent l'un contre l'autre sans s'en rendre compte comme s'ils n'étaient nullement séparés, les corps nullement séparés?... Une gamine blonde, Jojo ... Une gamine qui ressemble à la fille du train? C'est possible, quelque part ça cherche à faire des liens, des-un, liens-deux ... La porte orangée n'était pas facile à ouvrir tandis que les portes de l'armoire s'ouvraient toutes seules; les portes ne se ressemblent pas. Lorsqu'on la lâchait, elle tombait sur le chambranle et claquait fortement. On entendait la Grand-mère, « faites attention, quoi! » Le chien souvent se faisait coincer la queue si bien qu'à chaque fois qu'on ouvrait, il cherchait à passer devant et nous bousculait. Nous, on lui foutait des coups de pieds, « t'as pas fini! » ... Le chien les avait suivis, ils le sifflaient -on serre ses lèvres l'une contre l'autre en les avançant un peu, on laisse juste un trou, on gonfle les joues puis on souffle. Il ne venait pas tout de suite, le son n'entrait que lentement dans son corps. D'abord, on voyait une oreille se dresser puis, l'autre « une, deux » puis, le ventre haletait; alors le chien s'élançait. Ils traînèrent ainsi sans but, le chien derrière reniflant sous les clapiers, dans les tas de bois, le long des murs, cherchant toujours des pistes puis, ils arrivèrent dans la cour du château. Il y avait un ballon, ils jouèrent au ballon. Il faut fixer le nombre de coups. On compte jusqu'à vingt, « ensuite, c'est mon tour! », chacun leur tour, ils font le gardien contre la porte d'une grange. « Ce sera les buts » On tire sur le coté, on tire dans un angle, souvent on rate, on fait ce qu'on peut. Ils s'ennuient légèrement mais c'est plus fort qu'eux, il faut qu'ils se dépensent. Ça pousse dans leurs membres. Pas très

loin, la fille du garde les regarde -garde..., les regarde et ses longs cheveux flottent doucement et glissent quand elle se penche sur les roses énormes qui couvrent le grillage du jardin. La fille du garde en hume quelques unes, ses longs cheveux caressent les roses. « Regarde si les Pompadour sont belles ! » disait la Grand-mère. Plus tard, la fille du garde caresse les cheveux de Jojo; ses propres cheveux blonds flottent, c'est comme une auréole puis, on ne sait pourquoi, c'est une porte d'armoire, etc. Les enfants jouent, ils comptent: « on compte jusqu'à vingt! Qu'est-ce qu'on fera à vingt ans? »

A vingt ans, on sera grand. On sera peut-être dans un train ... La fille somnole, de temps en temps, un œil s'allume, elle observe. Le corps se soulève, les cheveux tombent. Les mains se glissent entre les cuisses, les jambes se collent au ventre et les seins, « mon dieu les seins ! » qui se gonflent doucement, si doucement ... Et tout cela remue, se propage dans le ventre de Jojo qui essaie d'oublier, ou-un, bli-deux ier-trois. Et la petite fille l'aidait à s'extraire de l'armoire, il devait être blessé, ses cheveux blonds caressaient son visage. Un sourire mystérieux animait ses lèvres... L'image se tient légèrement dans l'ombre, deux silhouettes semblent s'aider; l'une soutient l'autre. Le tronc est hors de l'armoire, les jambes et les pieds y sont encore. La fille se penche ... L'armoire, il faut en retenir les portes sinon, elles s'ouvrent toutes seules. On s'enferme soi-même lorsqu'on veut se cacher; à l'intérieur, il fait noir, puis on sort ... Ils n'en finissent pas de sortir, une fille se penche, chaque fois qu'on s'en va, ça se met en travers -c'est con, hein?, la fille dans le train respire, de temps en temps un œil clignote alors Jojo sursaute. Il faudrait faire quelque chose, Il-un, fau-deux, drait-trois ...

## II

De la peur, on est arrivé jusqu'au père mais il y a beaucoup de choses qui s'accrochent et viennent avec; ce n'est pas si simple. Le père n'est pas un mot, il compte sur ses doigts. Il le fait comme ça parce que dans son cerveau, ça compte et, lui, pris dans ce qu'on croit être une chaîne mais qui est une nappe, il fait ce qu'il doit, il pense, il s'occupe, et, malgré tout, il compte. On passe près du père, des chiens, des filles, d'une armoire dont les portes s'ouvrent; puis c'est une autre armoire, celle de la cuisine dont Jojo entrouvre la porte avec précaution. Dedans, il y a du chocolat. Il est difficile de l'atteindre. Le corps s'étire, le bras se tend, les doigts s'écartent. La tablette est là, on la prend, il ne faut pas faire de bruit, on se concentre, l'aluminium se froisse, on voit des éclairs blancs dans l'obscurité, on casse un morceau pas trop gros pour que ça ne se voit pas, on repose la tablette, on est sur la pointe des pieds, puis enfin on déguste; ça fond dans la bouche ... La Grand-mère était au jardin, elle y allait tous les jours pour l'entretenir et ramener les légumes nécessaires au repas. Jojo y descendrait plus tard en sifflant pour bien montrer qu'il n'avait rien fait de mal. Il irait les mains dans les poches, ce que la Grand-mère n'aime pas, comme ça elle ne penserait pas au chocolat. Il l'aiderait un peu puis tous les deux, ils remonteraient. Lorsqu'on entre dans le jardin, les groseilles sont à droite, les framboises en contrebas -ça fond aussi dans la bouche. Si la Grand-mère ou l'Oncle ne sont pas dans le jardin, il est interdit d'y aller. Avant d'aller la rejoindre, il passe par l'armoire et vole du chocolat; c'est si bon! Lorsqu'il est à l'intérieur, il a peur qu'on referme la porte derrière lui. Il sent toujours que ça pourrait arriver « alors tu pourrais plus sortir... », c'est comme s'il le méritait, c'est dans l'air... Et l'enfermement conduit à un jeu. On est enfermé dans un sac de couchage et on doit chercher à capturer les autres. On fait « hou, hou, hou ! » comme un fantôme ou comme un loup. « C'est Jojo qui y est », et on lui enfile le sac. Dedans c'est tout noir; c'est comme un trou très profond -des bras de pieuvre pourraient surgir et l'emporter. On le met sur ton dos puis on te fait tourner pour que tu perdes le sens de l'orientation. Puis, il faut rester et attendre qu'on ait fini de compter. On compte jusqu'à vingt puis, on se déplace. Jojo, au milieu de la pièce, ne bouge pas alors on vient le provoquer, on le tire « à hue, à dia ». On a l'impression que des crocs de chien cherchent à vous mordre. On aimerait sortir mais on est enfermé dans un sac; on tourne sur soi-même puis on s'affale sur le sol car on en a assez. On avance ensuite en rampant. Les autres retirent leurs pieds, ils se perchent. On ne sait pas bien ce qu'ils font mais ils guettent et jouent à te faire peur. On a peur, on devrait crier, « hou, hou! Je suis le loup ! » mais on ne crie pas. Le sac était de type sarcophage. Dans les sarcophages, sont les momies entourées de bandelettes, la femme est enroulée dans sa robe plissée, elle a la tête tranchée ...On relie ... Jojo était comme une chose entre leurs mains. Il aurait du être loup mais il jouait mal, il avait peur. Il remuait comme s'il souffrait. Il se tordait et n'avancait que très lentement.

Les autres: « mets-toi debout, sinon! », sinon, on prend un polochon et on tape. Ça ne fait pas très mal. Les autres c'est difficile à attraper ... S'il est difficile d'attraper la tablette de chocolat, plus difficile est de la remettre en place. Il faut monter sur le vieux cendrier -où l'on mettait des cendres pour mijoter des plats- et se tenir à l'étagère. On risque de tomber, de faire du bruit et de se faire ainsi découvrir. Alors on viendrait derrière toi et on fermerait la porte. Tu pourrais toujours crier, personne ne viendrait ... Avec précaution, Jojo remet la tablette en place et s'en va. Il descend au jardin, il s'arrête à la fontaine et se rince la bouche, « pour que ça sente pas ». En entrant dans le jardin, les groseilles sont à droite, il en mange de grosses poignées puis il essaie de sentir sa propre haleine -on met sa main en creux devant sa bouche, les doigts posés sur le nez et l'on souffle doucement en même temps qu'on respire. Derrière lui, les coloquintes mûrissent au soleil. Certaines sont déjà éventrées parce que trop mûres ...

Le sac remue à peine dans la chambre. Il fait chaud. Jojo rampe comme il peut. Il étouffe. « C'est pas drôle » disent les frères et sœurs qui se plaignent. Ils en ont assez, « tu sais pas faire le loup! » Alors, c'est le Grand frère qui le remplace, lui, il n'a pas peur. « Peur de quoi? » qu'il dit. Il enfile le sac allègrement. On le fait tourner pour le perdre et pendant ce temps il compte. On lui tape dessus, on en profite. « Vous allez voir! » dit-il en grondant et on sait quelque part qu'on va le payer, on s'y prépare. Il compte encore, jusqu'à vingt, et tout le monde se tait. Il écoute, il guette en se déplaçant à peine. On n'entend aucun bruit, juste quelques frôlements, « des froufrous » dit Jojo. Le plancher grince, on ne rit pas. Et la chose s'avance droit devant soi, ça marche à pas lourds. C'est plus gros qu'un homme et ça s'approche. On aimerait fuir mais on n'a pas le droit de sortir de la chambre. On reste bloqué dans un coin sans respirer. Le tissu nous frôle, le grand ne sent rien. Il est passé, il est plus loin. Il cherche, il attend, il écoute les bruits. On essaie de ne pas bouger. Certains tirent dessus « qui c'est? », le loup se retourne tout d'un coup mais il n'attrape personne. Maintenant, il se dirige vers l'armoire, il a entendu un grincement. Dans le miroir, on voit l'image d'un grand sac qui remue, « c'est rigolo ». Le jeu ne peut prendre fin que lorsque quelqu'un est pris. On aimerait être ailleurs ... Dans l'armoire, on prend entre ses doigts un carreau de chocolat et on le suce. Ensuite, ce sont les doigts qu'on suce, sur chacun d'eux, il en reste encore un peu ... Dans la chambre, on ne peut pas être ailleurs, c'est interdit. Le sac s'approche, à petits pas il glisse sur le sol. On est tous serrés dans un coin, pas moyen de lui échapper. Sur la tête du grand frère, ça fait comme un bonnet de meunier qu'on se montre du doigt. Ça nous fait rire ; en même temps, on a peur. Les enfants se retiennent, aux coins de leurs yeux des rides se forment. Il n'est pas nécessaire de rire ouvertement, d'ouvrir la bouche et de faire « ha, ha ! », pour montrer qu'on rit. Il suffit de plisser les yeux d'une certaine manière. Lorsqu'on voit des yeux ainsi plissés, on a envie de rire, nos joues se gonflent et on a l'impression qu'on va éclater. Le sac s'approche de l'armoire. Elle ne ressemble pas à celle de la cuisine qui monte jusqu'au plafond comme un placard et cache à l'intérieur un évier et un cendrier. Avant, il y a très longtemps, « c'était quand? », « c'était au temps de ton arrière grand-père », il n'y avait pas de petite cuisine. Autour de l'ancien évier, on a

construit des cloisons avec deux portes qui montent jusqu'au plafond. C'est là que Jojo prend du chocolat ou qu'il se cache lorsque vient quelqu'un d'étrange, un loup comme un homme par exemple un soir de Mardi-gras, « toc, toc, toc ! » et le cœur bat plus vite car c'est un loup qui vient pour quêter ... Le chocolat, c'est si bon qu'on en mangerait des kilos. La Grand-mère est dans le jardin, Jojo ne la voit pas, il mange des groseilles.

Elle est derrière les haricots grimpants, elle désherbe les salades « qui en ont bien besoin ». Jojo s'approche doucement pour lui faire peur. Il rampe entre les ramures, ses genoux s'enfoncent dans la terre molle, sur les mains ça colle. Il retient son souffle, le silence est tendu, dans la chambre aussi -on cherche à lier. La Grand-mère est pliée en deux, les jambes écartées, quelques mèches de cheveux s'échappent de son foulard et caressent son front. Parfois, elle lève une main pour repousser ses lunettes qui glissent parce qu'elle a chaud. Sur le côté du nez, deux marques symétriques sont visibles, « ça doit faire mal ». Jojo avance à quatre pattes, « je serais un chien », il gratte la terre comme s'il cherchait un os, renifle, « ça sent comment? ». Il s'arrête, il ne regarde plus la Grand-mère. Il observe tour à tour le ciel, la terre, les légumes; des nuages stagnent sur la montagne, des fraises brillent, une bordure d'oseille semble avoir été foulée aux pieds. Ses ongles sont pleins de terre, ses genoux aussi. Il faut toujours qu'il se salisse ! « Quel salaud ! » disait l'Oncle. On ne peut pas avoir confiance en lui, parfois il se roule même dans la boue lorsqu'il est en colère. Il palpe ses vêtements, il se gratte, « comme un chien », il ne fait rien. Le jardin est très calme, des poules plus bas s'ébrouent, on ne les voit pas, on les entend seulement. Des insectes fuient autour de ses mains. Il prend une fourmi, l'écrase ... « Puisque t'es là, va donc me chercher le panier sous la grange ! » dit la Grand-mère. Il se lève en ronchonnant, « Pffou ! » Il en a marre, « c'est toujours moi qui travaille ! ». La Grand-mère essaie de lui en coller une, « t'as pas honte, regarde ! » et elle lui montre les taches de chocolat ou de terre sur sa chemise. En passant, il prend des groseilles, « n'en mange pas trop, ça fait mal au ventre ». Il arrache les fruits avec les feuilles, « c'est bien fait ! » La Grand-mère est à nouveau penchée, ses mains sont pleines de terre. Elle a les ongles courbes comme l'Oncle, courbes comme des griffes. Dans le panier, on met des patates et de la salade. Pour faire plaisir à Jojo, « prend le saladier sur la fontaine ! », on l'envoie ramasser des framboises, « remplis le bien ». Il cueille vite et n'en mange presque pas. Elle dit qu'il est gentil mais au fond, il sait que ce n'est pas vrai. Pourtant, malgré le chocolat, il est content, il oublie vite.

Tous les deux, ils remontent ensuite ; d'abord l'un derrière l'autre puis l'un à côté de l'autre; alors il essaie de lui prendre la main, il se sent bien. « Lâche-moi, tu vois bien que tu m'embêtes », alors c'est la tristesse, on ne se sent pas bien. On aimerait être ailleurs ... Mais ce n'est pas possible car le grand frère passe très près de nous. On retient son souffle tandis qu'il va droit sur le miroir de l'armoire, « mais, il va le casser ! » on est obligé de l'avertir et c'est ce qu'il attendait. Alors, il se retourne et se laisse tomber sur nous. Puis, on a l'impression qu'on va étouffer sous son poids, on ne peut plus bouger, on s'empêtre dans le tissu. On se défend

comme on peut, on mord au hasard dans le sac, « ça fait pas mal, je suis caparaçonné ». Jojo est dessous, le grand roule dessus. On voudrait que le sol s'ouvre, on se sent enfermé. « Tu vas l'étouffer! » dit une sœur, Jojo ne résiste plus, il sent que c'est fini. Et le grand le tourne, le retourne, les jambes se débattent mais les bras sont retenus par le tissu et le poids, le sac enferme le corps sous lui. On mord ce qu'on peut, on pince mais ça n'a aucun effet, alors on fait le mort. « Il est mort? », « tu parles! » dit le grand et le jeu continue encore un peu ... On aimerait que ce soit simple. Une douce atmosphère baigne la cuisine tandis que la Grand-mère épluche les patates. Le feu ronronne, on est bien. La Grand-mère a un peu mal aux yeux. Ils sont tous rouges ...

On est tout rouge, le grand appuie sur le sac pour étouffer sa victime. On n'entend aucun cri, seules les jambes se débattent inutilement dans l'air. « Il gigote le cochon! » On ne rit plus, le grand serre, serre, il écrase les joues. On ne respire qu'avec peine, « tu vas lui faire mal! », « tu parles! » Grand malheur sous le sac, on nous étouffe, c'est un crime mais on ne peut crier. Personne ne nous défend. Le corps se tortille mais « tu peux toujours courir ! ». Alors on fait le mort, on fait comme si on n'était pas là ... Le poêle chauffe très fort dans la cuisine, il fait bon, la Grand-mère épluche. Jojo voudrait sortir un peu mais il n'a pas le droit, « il fait nuit ». Ses mains sentent encore un peu le chocolat. Il les renifle. Puis, il se déplace discrètement, les mains derrière le dos. Il se glisse dans l'armoire. « Qu'est-ce que tu fais? », « Rien! », « Sors de là! » « On ne peut jamais rien faire ! » il s'allonge alors sur le petit divan et fait le mort ... Sous le grand pareillement mais, dessus, le grand sait bien qu'il n'est pas mort. L'enfant pleure, personne ne l'entend. « C'est pas drôle », le grand rejette le sac, ce n'est plus drôle : « y chiale, le Jojo ! », les enfants se retirent de la chambre. Jojo se relève, essuie ses larmes ... Dans la cuisine, il ne sait pas quoi faire, il s'allonge sur le divan, fait le mort puis feuillette un magazine. Une gravure montre une femme roulée dans une robe plissée, sa tête est ailleurs, sur le sol, reliée par un fil de chair ... Certainement qu'on aimerait être ailleurs mais des choses nous retiennent, elles s'accrochent ...

## III

Certainement, on aimerait être ailleurs mais des scènes passent devant nos yeux puis elles se prolongent ... Un homme était recouvert de toile de sac, il se tenait face au chien qui le fixait méchamment en grognant avec ses babines ruisselantes et ses crocs luisants. L'homme bougeait assez lentement. Il levait un bras en l'air comme pour frapper le chien qui, perplexe, observait le manège. Puis, le bras tomba sur sa tête, il ne le vit pas venir. L'homme recula. Le chien dérouté geignait mais on voyait son corps qui se crispait. L'homme était caparaçonné comme un chevalier mais son armure était de toile. Il bougeait très lentement autour du chien, il le dressait pour le combat et la chasse à l'homme. Ils étaient l'un en face de l'autre, ils se guettaient avec méfiance, dans leurs têtes ça devait calculer. « Si je fais ceci, il va faire cela ... » L'homme avait l'air d'un monstre mou, on n'apercevait aucune musculature sur son corps tandis que le chien était très beau avec tous ses muscles tendus. L'homme tournait autour du chien, le chien inquiet bavait. Des kilos de tensions brassaient l'atmosphère pendant que le silence se chargeait d'hostilité et de crainte. L'homme se laissa crouler à terre comme s'il avait été atteint d'une balle ... Cette scène se déplace devant les yeux de Jojo, une fille la lui a racontée. « C'était terrible! », elle avait eu très peur et maintenant la peur était à l'intérieur de lui. Des événements ainsi se tiennent dans l'air, lentement ils pénètrent des corps ou bien s'y glissent d'un seul coup. On ne peut l'empêcher, ensuite, ils se déplacent, ils remuent -l'homme est devant le chien- et nous poussent. C'est comme de l'huile sur de l'eau, ça bouge, ça s'étire, ça se rétracte, mais c'est toujours là ... L'homme se roule sur lui-même et ainsi s'approche du chien qui, moins inquiet ne recule pas. L'homme se contorsionne comme s'il souffrait, il jette un bras en l'air et le laisse retomber, il fait cela très lentement. Le chien ne se méfie qu'à peine. L'homme frôle le chien, le chien mord férocement. L'homme se défend mollement, il est comme un pantin avec des bras sans os. Il cherche à attraper l'animal. Le chien esquive, se baisse, court sur le côté et attaque les endroits vulnérables. La gueule fourre dans le tissu, les babines se retroussent. On voit les dents et ça mord, ça mord ... On sent que ça va saigner, le museau s'enfonce dans le tissu, l'homme se débat, tourne sur le côté, tape ici ou là sur le chien qui ne lâche pas, ne lâchait pas, ne lâche pas alors que la foule tout autour se presse contre les barrières pour mieux voir. L'homme et le chien combattent. Ça sent la mort. Lorsqu'elle en parle la fille a des frissons. Elle se protège les yeux pour ne rien voir et échapper à tout ça. Une barrière, un enclos, retient les gens. L'homme et le chien roulent dans la poussière. « Puis après, il s'est mis à pleuvoir, c'était comme de la boue » ... L'homme est comme un sac très lourd, il remue avec peine, il se traîne presque sur le sol, il tente de se relever, il marche à quatre pattes et le chien saute tout autour et cherche à lui prendre le cou. Parfois, il mord une jambe alors il reçoit un coup de pied dans le ventre. Il devient de plus en plus féroce. Il grogne puis devient silencieux. Il s'acharne sur le corps allongé, il fouille au niveau du ventre, le sang ne gicle pas, il tire férocement ... Ailleurs et dans un autre temps, un jeune chien tire comme un

sauvage sur une poche de plastique. Il s'acharne ... C'était un tout petit chien, les gens le regardaient jouer en sirotant des boissons. Le chien faisait des bonds, le sac voltigeait sous le soleil. Le chien le reprenait, le plaquait contre le sol et mordait à pleines dents. Le sac s'écrasait un peu, il était plein de détrit. Lorsque l'animal ne parvenait pas à l'attraper en vol, le sac faisait un bruit mou en tombant. Le chien semblait alors en avoir peur et s'en approchait la queue basse. Il le remuait ensuite avec la patte et regardait autour de lui comme s'il cherchait à ce qu'on lui rende la vie. Alors un gros homme s'avançait et shootait dans le sac. Le sac était dans les airs et le jeu continuait. Le chien se faufilait entre les tables et les gens, les gens qui regardaient comme fascinés, suspendaient leurs gestes pendant quelques instants ... Tandis qu'à nouveau, revient la fille, « c'était un combat à mort! » Elle écarte les doigts malgré elle, « j'avais l'impression que l'homme pouvait crever comme un ballon ..., et toutes ces tripes, alors! Toutes ses tripes dehors! » L'homme roule lentement et ne se défend pas. Le chien recule et pleure. L'homme s'assoie et attend, le chien s'approche, l'homme frappe et ça recommence. « Ça a duré longtemps puis ... » Puis l'homme serre la tête du chien entre ses bras et cherche à l'étouffer. Il est assis presque confortablement sur son sac de toile et dans la main ... « Dans la main, il avait un couteau! » Le chien essaie de se dégager, « te voilà pris », il tire de toutes ses forces mais on le tient fermement. L'homme lui tord la tête violemment, on dirait qu'il veut le regarder dans les yeux; les yeux sont rouges et pleins de sang. Le chien est obligé de se coucher, ses pattes fléchissent, le voilà retourné, ses pattes battent l'air inutilement. Il a beau ouvrir la gueule, il n'attrape que quelques loques. Ça ne fait mal à personne. « Puis le couteau ... », le couteau qui s'enfonce dans le cou du chien très lentement. On égorge un chien comme un porc. Le chien continue de mordre, il ne lâche pas, c'est plus fort que lui, ses mâchoires serrent. Le corps faiblit doucement, les pattes sont molles. Du sang coule sur le sac, sur le sol une flaque s'agrandit. Le chien ne pleure pas -les chiens ne pleurent pas lorsqu'ils meurent. Ensuite, l'homme retire la lame et l'enfonce à un autre endroit. D'abord, on saigne le cochon, on tranche une grosse veine sous le cou puis on pompe le sang en remuant la patte de devant qui est libre; le sang vient par à-coup car le cœur bat encore. On récupère le sang dans une bassine. Mais dans cette histoire, l'homme ne pompe pas, personne ne récupère le sang car on ne mange pas les chiens. On les tue parfois comme ça parce qu'ils doivent apprendre à bien se tenir. La lame tourne autour du cou, « J'avais les jambes molles » dit la fille, elle découpe la tête proprement à la manière des bouchers. L'homme fait bien attention, il passe entre les os, il tranche des nerfs. Le chien doucement fléchit mais ses mâchoires ne se desserrent pas. Les chiens tiennent jusqu'à la mort, ils ne peuvent faire autrement lorsqu'ils se sentent perdus. Les yeux s'injectent de sang et doucement se révulsent, ils s'en retournent dans l'obscurité du corps; alors le blanc des yeux se fige dans chaque orbite. On dirait une statue. L'homme essaie de s'en défaire mais, rien à faire, la tête s'accroche à la toile. Il aimerait la pousser plus loin, -alors elle roulerait car elle serait dévissée-, elle le dégoûte. Il reste un mince fil de chair, un tendon sanguinolent qu'il ne peut couper. Il faudrait qu'il ne s'y prenne autrement: avec le tendon on forme

une boucle dans laquelle on passe le couteau puis, fermement on sectionne. Mais c'est impossible... On voyait d'abord le corps étendu sur le lit et recouvert de tissu plissé accentuant les formes rondes d'une belle femme. Ensuite on découvrait la tête sur le sol, au pied du lit ... Le chien n'a pas été inventé, il était déjà dans la femme. Il suffisait d'attendre. Il émerge plus tard d'une scène que raconte une fille, « tu peux pas savoir les frissons et la peur ... » On ne voit que la tête, impossible d'apercevoir le corps du chien. Il gît quelque part, on le sait, peut-être viendra-t-il plus tard. L'homme toujours assis admire son couteau qui brille comme une longue dague. La tête du chien, légèrement tournée, s'accroche au sac au niveau de l'abdomen ... « Croche dedans ! » disait l'Oncle au chien et le chien fonçait sur ce qui bougeait. Ce pouvait être un chat, un loir ou une chauve-souris. Il n'y avait pas de rats. « Des rats: brr ! ». Il chopait entre ses dents le petit animal et le jetait dans les airs. Puis, il le reprenait dans des jeux inépuisables qui l'essoufflaient. Les chats se hérissaient et montraient les dents en soufflant férocement mais le chien ne reculait pas, il se jetait dessus sans penser au danger. « Y-a des chats qui sautent sur leur têtes et leur crèvent les yeux ». Mais les chiens sont ainsi, ils y sont poussés par l'élan, la haine ne loge pas dans leurs yeux mais « c'est quoi ? » Les mâchoires s'ouvrent, les jambes se tendent, le poitrail s'abaisse, la queue se dresse. Lorsqu'ils meurent au combat, seules les mâchoires restent serrées. Le reste du corps s'affaiblit, lentement le chien se détend et il meurt; puis, la tête et le corps sont séparés par une lame qui tranche; ça nous dégoûte mais ça revient alors on s'en détourne un peu; c'est un jeu qui semble plus gai qui nous traverse. Un jeune chien joue avec un sac de plastique plein de détrit. Les gens autour sirotent leurs boissons. Ils sont contents de voir le chien qui s'agite... Pourtant le chien est comme obsédé, il court entre les tables, rien ne peut l'arrêter, il ne voit personne, il fonce sur le sac et c'est tout. Lorsqu'il l'attrape, il s'acharne dessus un moment puis cela l'ennuie qu'il ne bouge plus alors il tourne la tête à gauche à droite et geint un peu. Quelqu'un shoote dans le sac et ça reprend. Souvent, c'est un gros homme qui est le propriétaire du lieu -du moins il semble parce qu'il est installé dehors et, tout en observant le travail des serveurs, montre qu'il ne fait rien. Il suce des pépins de courge. Le chien ne jette pas le sac en l'air, il est trop petit pour le faire mais il le cogne contre le sol avec fureur. Il cherche à faire éclater le sac, il attend que ça gicle comme un fruit -on mordille et lentement, le jus s'écoule dans la bouche. Mais le sac est un peu trop gros. Il l'apporte à l'homme gros qui fait semblant de ne pas le voir. Il crache un à un les pépins et dit bonjour à quelques connaissances qui s'inclinent un peu avec politesse. Lui, il ne bouge pas beaucoup, tout mouvement semble lui être pénible -sa peau est comme un sac, elle l'enferme; derrière la peau, il y a la graisse et ensuite, ensuite seulement, il y a les organes et le sang. Tout geste est comme amolli par l'enveloppe de gras. Seules ses mâchoires travaillent avec rapidité ainsi que ses yeux. Le chien est contre sa jambe, c'est comme s'il ne le sentait pas. L'animal tente de fourrer son museau entre la chaise et les cuisses de l'homme qui ne le remarque pas. Le chien vient alors devant lui pour se montrer, l'homme regarde dans le vague, « toute cette chaleur, bon dieu! » car il fait chaud ; puis, d'un seul coup, lui crache un

pépin dans l'œil. Le chien recule, l'homme saisit le sac ... et ça recommence. Ce sont des jeux dont on ne se lasse pas. On mord férocement pour que ça pète « ou que ça dise pourquoi » disait l'Oncle. Et vas-y que je t'assomme, que je te cogne, que je te déchire ! Mais le sac n'éclate pas, il vole encore plusieurs fois. Le chien semble sourire. Il attrape le sac et s'en va sous une table. Il est fatigué. Plus tard une puanteur envahit l'endroit, « qu'est-ce qui pue comme ça » se demandent les gens. Le sac est maintenant éventré, on dirait qu'il y a une deuxième poche à l'intérieur. Des restes de viande et de légumes pourris suintent, « c'est dégueulasse ! » disent les gens. Le gros fume maintenant, il se vautre sur sa chaise qui, dirait-on, va craquer. Il déborde de partout, on dirait qu'il va absorber la chaise -c'est comme un acide, ou de la chaux, ça dissout ce que ça mange. Le petit chien observe ce gros tas. Il reprend le sac du bout des dents et lentement, le porte vers son maître qui ne voit rien venir. Une de ses mains pend le long de la chaise, le chien y colle le sac visqueux. C'est froid, c'est gluant, l'homme sursaute. Il a eu peur. Il est dix fois plus gros que le chien mais il a sursauté, l'homme dans son amas de chair. La main s'est retirée nerveusement - la pourriture c'est comme un acide, ça mange tout-, l'homme l'a posé sur son abdomen comme s'il avait mal là. Ensuite, il a pris le chien et de sa grosse main, il a fait semblant de lui tordre le cou. « Lorsque la tête est malade, il faut la trancher » disait un ami de l'Oncle ... Jojo sur le divan tandis que le chien est contre lui. Il regarde la femme décapitée et serre le cou du chien avec ses petites mains.

## IV

La mère descend de chez la tante, elle a les cheveux courts, ils paraissent ainsi plus foncés. Elle n'est ni brune, ni blonde. Jojo, lorsqu'il la regarde, se demande si c'est bien elle. Dans son tablier, elle apporte des patates pour le repas du soir. La Grand-mère l'attend en bas, c'est sa mère à elle. Lorsqu'elles sont toutes les deux, on peut s'en aller tranquillement, elles ne remarquent rien. On peut aller à la chasse aux vipères par exemple ...

Munis de leurs lance-pierres, Dani et Jojo, marchaient l'un derrière l'autre. Les élastiques dépassaient de leurs poches. Ils trouvaient que ça faisait bien ... Ils vont à la chasse, ils ont presque peur d'eux-mêmes et de ce qu'ils vont affronter. Les vipères, c'est très dangereux! Ils montent, « ça monte dur! » par une petite route qui s'élève au-dessus du village. Le goudron est brûlant, c'est l'été. Sous leurs grosses chaussures, le gravier crisse bruyamment. « Si j'en vois une, je te l'écrase. Paf! » Un mur longe la route et conduit jusqu'à l'entrée d'un bois; de l'autre côté de la route se dresse un escarpement où paissent des chèvres. Le berger est debout, il surveille avec un bâton recourbé sur lequel il s'appuie. « Le bout recourbé, c'est pour saisir les chèvres par le cou ». Le berger, c'est comme s'il ne faisait pas partie du village, on le laisse mener son troupeau dans les endroits dont on ne peut rien faire. Les chèvres portent de petits grelots, c'est pour qu'elles ne se perdent pas dans la montagne comme la chèvre de Mr Seguin. Lorsqu'on est un peu plus haut, on découvre l'alpage; c'est un grand pâturage bordé de bois de sapins qui n'est jamais plat. Il se plisse partout, partout il y a des creux et des bosses. Une chapelle est installée sur une proéminence, des buissons l'entourent, lentement ils vont envahir et on regrettera les chèvres mais il sera trop tard. Ils sont un peu fatigués, ils poussent de leurs mains sur leurs genoux pour s'aider. La chasse, ce n'est pas facile, il faut être un vrai homme pour la faire. Une fois passé l'alpage, la route est moins rude, bientôt c'est la carrière où ils vont. S'ils continuaient, ils entreraient dans le bois, « dans les bois, on peut se perdre. » La carrière est vaste, il y fait chaud comme dans un four. Ils y pénètrent comme dans un lieu étrange. Ici les sangliers venus des bois ont subitement disparu sous les yeux du garde. Leurs sabots ne marquent pas sur la pierre, le garde n'avait jamais pu deviner par où ils étaient passés. La carrière, ça forme comme de gigantesques marches. On les escalade, pour aller dans le coin à vipères. L'endroit ne semble pas abandonnée, de la poudre blanche parsème certains passages. En bas, une voiture est garée, une voiture de touriste. Plus on s'approche des grands pans de pierres lisses, plus on a l'impression qu'ils nous enferment, « à moins qu'on trouve le passage des sangliers ». Ça fait un peu peur ... Au village les murs sont de la même pierre. Ils sont frais la journée et chauds le soir. L'été, on s'appuie contre eux. On reste là avec des copains pendant que la Mère et la Grand-mère préparent à manger et que l'Oncle, le chien et beaucoup d'autres gens sont encore aux champs. On est souvent avec une fille dont les yeux se déplacent tout le temps. Elle bouge toujours la tête comme pour suivre leur mouvement.

Ça fait un peu peur aussi. Les enfants s'ennuient un peu, c'est l'heure où le soleil se cache derrière la montagne. Les murs deviennent plus chauds. À leurs pieds, une bouche d'incendie rouge ressemble à un chien-monstre avec gueule de fer. « Il pourrait broyer tous les os d'une vache! » La fille, Monique, remue la tête, on ne sait pas si elle dit non, si elle dit oui. On suit le mouvement de la tête, il n'y a rien à découvrir. Les yeux se déplacent et vont l'un vers l'autre, puis ils s'éloignent. Parfois, on pense qu'une fille comme ça, ça doit être bête -en fait, elle est plutôt comme une bête, traquée par ses yeux. Les enfants ne comprennent pas ce que c'est que d'être bête, ils fixent Monique et ne comprennent rien -on dit souvent bête pour simplifier ... Dans la carrière, Dani et Jojo escaladent de petites falaises, « c'est de la vraie chasse! » Les chaussures crissent sur la pierre. Le territoire de chasse est un peu plus haut. Lorsqu'on y arrive, on distingue en bas la voiture toute petite, au loin une petite plaine, une colline et une autre plaine qui semble s'étendre à l'infini et se perd dans la brume. Ils se penchent pour mieux voir alors le vide leur fait peur, ils reculent. Puis, c'est plus fort qu'eux, ils avancent à nouveau, « on a escaladé tout ça! Ben mon vieux! »

Les sangliers sont peut-être aussi passés par là. Le garde avait bien entendu quelques cailloux rouler mais, dans la nuit, il n'avait pu deviner d'où ça provenait. Il était resté planté au milieu de la carrière et lentement s'était mis à tourner en rond en prêtant bien l'oreille. Les bêtes ne faisaient aucun bruit. Les sangliers, ça voit la nuit. Il est difficile de voir leurs yeux, c'est juste une fente par laquelle sort de temps en temps, une lueur. Il avait tourné pour rien et ensuite était rentré chez lui « ces charognes! » disait-il tout le temps ... La plaine est très loin, tout au fond du paysage qui lentement est absorbé par le ciel. Les vipères viennent souvent sur cette plateforme pour chauffer leur ventre. La pierre est brûlante. « La vipère, si tu la vois pas le premier, c'est elle qui te voit; alors là ... » Il faut serrer la jambe bien fort avec un garrot, si on n'en a pas « on meurt? » Un cheval peut résister à la morsure. On l'apprend à l'école. Pour ne pas mourir, on a inventé les vaccins. On injecte du venin de vipère dans le sang du cheval. Son sang produit des anticorps -c'est contre le venin, ça le mange-, c'est le sérum. On peut rester si on ne bouge pas, un peu plus d'une heure, ensuite c'est la mort. Si on remue, le sang coule plus vite et le venin atteint le cœur plus rapidement. S'il arrive quelque chose, il vaut mieux attendre calmement qu'un autre aille chercher du sérum. S'il n'y a personne, on peut sucer son sang mais il ne faut pas avoir de caries. On fait une entaille avec un couteau et on presse en suçant. « T'as un couteau? » La plaine s'étend devant eux, des brumes de chaleur la couvrent par endroit. Ils sont assis et guettent. Pas très loin, une vipère se prélassait ... Elle se prélassait sur une grande dalle rugueuse. Sa tête était protégée par une aspérité. Il était difficile de l'atteindre, « impossible! ». Ils auraient pu tout de suite jeter une large pierre mais ils étaient des chasseurs et visaient la tête. La vipère ne bougeait pas, elle goûtait le soleil en somnolant. On ne la voyait pas respirer. « Les serpents ont le sang froid ». Ils tiraient avec leurs lance-pierres en poussant des cris, « Pan! Boum! Vlan! » mais les cailloux passaient au-dessus et partaient en sifflant frapper les parois de la carrière. La voiture de touriste brillait et semblait abandonnée. C'était peut-être la

voiture de bandits venus cacher un cadavre dans les bois. On recouvre le cadavre de terre, il est enfermé pour toujours, lentement il pourrit, la terre l'absorbe comme la chaux. Le soleil tapait, devant les yeux des scintillements et des éclairs se pourchassaient. La vipère immobile absorbait la chaleur du soleil, peut-être qu'elle avait froid. Les deux enfants étaient comme des soldats. Ils visaient tantôt l'animal, tantôt la voiture mais ils les rataient tous les deux. Les cailloux faisaient un bruit de « flingue » et parfois filaient en cinglant dans une sorte de crevasse. « Ça pète comme du feu ! ». Sur une citadelle, des soldats défendent un pays ...

Au village, on avait l'impression que Monique souffrait, souvent ses yeux pleuraient. Certains disaient qu'elle était bête parce qu'ils ne comprenaient pas. Elle n'arrivait pas à rejoindre ses yeux. Ils tournaient dans ses orbites, l'iris entraînait avec lui de fins filaments rouges comme de la chair. C'était du sang dans des vaisseaux. Le soir, au village, on reste longtemps contre les pierres chaudes du mur auprès duquel se trouve une bouche d'incendie. Elle ressemble à un chien de fer. Monique est debout à côté, elle a des cheveux frisés et sa tête remue tout le temps. « On dirait un caniche ». Dans la cuisine de la Grand-mère, on devine des ombres qui passent, c'est la Mère et sa mère. Une voiture traverse le village. On ne distingue personne à l'intérieur, « une voiture fantôme ». Les enfants sont un instant silencieux, puis ils s'élancent dans la cour en faisant « hou, hou ! » et cherchent à se faire peur. Monique semble guetter tout le monde en même temps, ses yeux suivent constamment quelque chose, on ne sait pas ce que c'est ... Dans la carrière, les cailloux se perdaient dans un trou. Ils étaient des soldats ou des chevaliers des temps anciens qui défendaient une forteresse terrible. Elle dominait fièrement la plaine et eux, ils devaient la défendre des ennemis qui truffaient la pierre. Ils se cachaient dans des crevasses, ils arrivaient par les bois, ils descendaient de la montagne. Dani et Jojo se battaient comme des diables. Les ennemis leur avaient envoyé des serpents, « que faire ? ». « Attends ! » Ils prirent une grosse pierre et écrabouillèrent la vipère, « de la chair à saucisse, mon vieux ! » La queue se dressa puis elle s'affaissa. Ils s'approchèrent doucement, ils en eurent peur. Puis, Dani finit par saisir le serpent par la queue, « quand on les tient comme ça, elles ne peuvent pas remonter. Elles n'ont pas assez de force » ... Au village, Monique pleurait en allant se réfugier dans le couloir du château auprès de sa mère. On ne lui avait rien fait, parfois elle pleurait comme ça. Sa maman était à genoux, c'est elle qui nettoyait ce couloir qui conduisait à la salle de classe. Sa longue blouse enveloppait son corps. On aurait dit une boule avec deux bras et deux pieds ... Elle avançait à quatre pattes tirant son seau derrière elle. Ça résonne dans le couloir. Une fille pleure, c'est Monique, celle dont la tête oscille constamment. Il fait noir, la fille se plaint de quelque chose, elle renifle, de la morve sort de son nez et glisse contre ses lèvres. Elle ne l'avale pas, c'est dégueulasse. Elle s'avance un peu pour être aperçu de sa mère mais elle n'ose pas vraiment. Elle a peur. Elle avance, elle revient sur ses pas, elle pleure. La mère se relève un peu, elle se frotte les reins et attentivement, elle écoute. Monique est immobile derrière elle, seuls ses yeux ne cessent de danser. La mère se retourne, elle voit sa fille dans la pénombre, elle se lève, « qu'est-ce que t'as ? » Monique ne répond pas, la mère

prend ses cheveux qui sont frisés comme ceux d'un caniche et tire dessus, elle dégage le visage, « une bonne claque, voilà ! ça au moins, c'est pour quelque chose ! » et la mère de Monique se remet au travail ... La mère de Jojo est encore dans la cuisine. Les hommes traversent le village et rentrent en poussant de petites charrettes, « des barrots ». L'Oncle passe devant Jojo et lui dit qu'il faut filer. Il file sans regarder les yeux de l'Oncle ... Monique essaie de fixer sa mère; ça se dérobe devant elle, des larmes coulent sur ses joues ... Il faut rentrer, le soir tombe.

Dans la journée, on est dans la carrière. Dani porte le serpent, Jojo n'ose pas toucher mais il fixe méchamment la bête. Ils déposent le cadavre sur le capot de la voiture de touriste. « On dirait qu'on la ferait griller sur la tôle ». Ils le reprennent et font semblant de croquer dedans, « c'est rudement bon ! » Ils partent se promener dans l'alpage en emportant leur vipère. Les lance-pierres pendaient hors des poches; ça faisait bien. Devant la chapelle, de gros rochers parsèment l'alpage qui en cet endroit est à peu près plat. Au loin, des chiens étrangers courent comme des fous. Ils affolent en passant quelques génisses. Les enfants prennent peur. Les chiens arrivent jusqu'à eux et se mettent à tourner autour des rochers. Sur l'un d'eux est Jojo. Dani court se réfugier dans la chapelle. Un chien est à ses trousses, Dani crie « couché ! » Le chien recule; il vient tourner avec l'autre chien, près de Jojo. « Ils ne sont pas méchants ! » crie le Dani. Jojo tremble. « Si t'as peur, ils le sentent » disait l'Oncle. Jojo essaie de contenir sa peur mais il n'y arrive pas. Les chiens sont énormes, bien plus hauts que lui. Plus tard, on saura que c'était des Dobermans. Jojo tente de rejoindre la chapelle, les chiens le suivent. « Cours surtout pas ! » et il court, il court. La sueur coule le long de son dos. Un chien est tout près, il s'approche toujours plus. Jojo se retourne pour voir, le chien va sauter. « Maman ! » le chien s'enfuit ... La Mère est dans la cuisine avec la Grand-mère qui est sa mère à elle. Elle boit sa soupe. Jojo tourne sa cuillère en silence; il ne mange pas. S'il continue, il va s'en prendre une. Il s'entend crier comme si ce n'était pas lui mais le chien qui avait crié pour lui, « Maman ! »

« Peut-être qu'un homme est enfermé dans un chien ? »

## V

Lorsque je marche à la campagne, je porte de grosses chaussures ou des bottes. Je fais de grands pas, je traîne les pieds; je me sens fort. Pourtant lorsque je sens la présence d'un chien, brutalement j'ai peur. J'avance quand même parce qu'il faut bien que je passe par là, j'aimerais reculer ou faire un grand détour. Ce n'est pas toujours possible et souvent c'est trop tard, le chien est déjà là. Alors je m'accroupis et je dis: « viens, viens! Là, gentil ». Il me semble que ma grandeur est déjà une offense pour le chien. Rien que pour ça, je mériterais qu'il me morde ou me tue ... Il y a quelque chose de sauvage qui loge en eux. Je reste accroupi et je tends la main très prudemment. Le chien approche, méfiant, il se baisse un peu, se crispe prêt à bondir; il peut aussi venir la queue basse; cela ne change rien, j'ai toujours peur. Lorsque enfin je le caresse me voilà rassuré, « là, sa-age » et je continue mon chemin. Souvent l'animal me suit. Dans mes jambes, on sent bien que ça a peur. Le chien le sait. Dans mon dos, je sens sa présence, parfois de la sueur coule entre mes omoplates. Il m'arrive de marcher à reculons en répétant que les chiens sont drôlement gentils. Les chiens savent bien que je mens ... Avec de grosses chaussures ou des bottes, je me sens plus fort mais j'ai peur des chiens ... Dani et Jojo, enfermés dans la chapelle, avaient entendu un sifflement, les chiens lui avaient obéi, ils s'étaient enfuis. Les enfants s'étaient alors rués jusqu'en bas de la pente pour rejoindre le chemin qui conduisait au village. Leurs lourds souliers entraînaient leurs jambes. « On avait l'impression qu'elles allaient passer par dessus nos têtes » La vipère pendait au cou de Dani, c'était froid. La tête était à moitié écrasée. On voyait les deux crochets. « Tu crois qu'on peut mettre le doigt dans sa bouche? », « si t'as une écorchure, t'es foutu! » La vipère ballote contre la poitrine de Dani, parfois elle glisse un peu. On croirait qu'elle est vivante. « Ça ferait un beau collier pour ta fiancée » Dani n'a pas de fiancée, Jojo non plus, quand ils seront grands..., « on sera plus forts. » Ils descendirent le chemin, ils arrivèrent à un croisement. On entend une voiture qui vient, on se cache la voiture passe rapidement, on voit deux énormes têtes de chien qui dépassent du toit. Les chiens sont si grands qu'ils ne peuvent tenir debout dans la voiture. « Tu t' rends compte! », deux grosses gueules de chien aux babines flasques et mouillées, « brrr! » ... Le village est désert, ils sont encore tous aux champs. Dani et Jojo trempe la vipère dans une fontaine et la font nager. Elle flotte, ils lui jettent des petits cailloux sur le dos puis ils ont une idée ... Lorsque je mets des bottes, des gestes viennent se coller à moi. Je deviens plus brusque, plus violent. Il me semble que je suis plus fort. Je ne crains pas les buissons d'épines. Personne ne peut me suivre, ni m'attraper. Je pourrais facilement me retourner contre l'agresseur et lui flanquer un bon coup de pied dans le visage. Je marche donc fermement, je marche pendant des heures, je suis un vrai marcheur ... Ils avaient dans la tête de dissimuler la vipère dans la cuisine de Dani pour faire peur à sa mère. Ils se dépêchaient en contournant le village de manière à n'être pas aperçus. La vipère brillait, il la tenait chacun par un bout, Dani avait la gueule. « Fais gaffe! » Ils arrivèrent par l'entrée de la cour de Dani qui donne sur les

champs. Tout était silencieux. On entendait les gémissements intermittents d'une vache qu'on avait laissée à l'étable car elle venait de vêler. « On va voir le veau? ». Ils iront après. Dani entre chez lui en dissimulant la vipère dans son dos, Jojo est derrière. On entend l'horloge, « toc, toc » qui bat. La table de la cuisine est poussée contre la fenêtre. C'est plus pratique pour passer la panosse. « On la fourre dedans? » La serpillière est dans un coin, ici on l'appelle la panosse. Ils déposent la vipère en plein milieu de la pièce, « dans la panosse, ça fait trop peur », ils regardent l'effet que ça fait et, sans un mot, reculent jusqu'à la porte qu'ils referment sans bruit derrière eux. A peine sortis, ils sautent en l'air et se donnent des coups de poing, des coups de pied, dans les épaules, dans les fesses ... Un énorme marronnier les surplombe, ils shootent dans des restes de marrons. A l'automne, on fabrique des sortes de chariots avec les marrons. On enfonce des bouts de bois dans la chair blanche, on les relie ainsi deux à deux, ce sont les roues. Ça ne marche pas très bien mais c'est amusant. Avant de s'éloigner, ils se penchent à la fenêtre de la cuisine pour voir ce que ça fait mais ils n'arrivent pas à distinguer la vipère. Ils s'agrippent l'un à l'autre, se montent dessus : « fais voir ! », ils se bousculent avec jubilation puis courent jusqu'à l'écurie -ici on ne dit jamais l'étable. Le petit veau est attaché, il tire sur sa corde. Il tient à peine sur ses jambes, « qu'est-ce qu'il est faible! ». Chacun leur tour, ils se font sucer les doigts ; c'est marrant, ça râpe. Ils en mettent un, puis deux, puis trois, puis la main entière. Le veau tête goulument. On a la main toute baveuse, on s'essuie sur la joue de Dani, Dani qui nous pousse, on se bat un peu... Lorsque je marche, j'ai l'impression de renouer avec l'instinct... Ils roulent dans la paille, ils caressent le veau. On entend les tracteurs qui rentrent des champs. Il va falloir goûter. « t'as pas faim? ». « On dira qu'on était dans la cour de l'école à jouer aux billes. » Jojo s'en va en traînant les pieds. Il fait comme l'Oncle qui porte toujours de grosses bottes. Il peut marcher aussi vite que lui dans les chemins et par les champs. Il l'imite. Il ne faut pas lever les jambes trop haut et surtout ne pas faire attention au sol.

Les cailloux, ils n'ont qu'à bien se tenir!

La chaussure et le pied sont les plus forts. On ne doit pas en douter. Les pierres giclent dans les haies. On a l'impression d'être poussé par ses pieds. On peut casser des branches sans y prêter attention, rien ne nous arrête ... Jojo se dépêche, « faut que j'me dépêche! ». Il souffle fort parce qu'il en a marre d'être pressé. Il marche, il ne court pas, il aimerait avoir des bottes de sept lieux. Lorsqu'il entre dans la cuisine, l'Oncle est déjà attablé, la Grand-mère aussi. L'Oncle le choppe au passage comme il choppe les animaux par la peau du ventre. Ses mains sont comme des gueules de chien, elles serrent très fort. Jojo se tortille, il rit et cherche à donner des coups mais ses bras sont encore trop petits. L'Oncle le dépose sur ses genoux et lui demande où il était. « Dans la cour ». Il s'en ramasse une pas très forte. L'Oncle sait qu'il était dans la carrière, « t'étais avec le Dani ! » « Oui ! ». Il aimerait bien savoir ce qu'ils ont vu. Il le laisse pleurer un moment, « qu'est-ce que t'as vu? ». Dans le village, on dit que des chiens ... La Grand-mère se tait, elle regarde son fils qui mange. Elle attend qu'il veuille bien dire quelque chose sur les chiens. Elle sait qu'il finira par raconter. Le fils mange, ça l'énerve qu'elle attende.

Elle veut toujours tout savoir. Des vipères et des chiens passent dans la tête de Jojo. Il ne sait pas ce qu'il doit dire. Il dit qu'il a vu des chiens énormes qui couraient dans l'alpage. Ils sautaient partout et s'amusaient à déterrer les taupes. Leurs nez étaient tout noirs. « On aurait dit du chocolat ». « A propos de chocolat, dit l'Oncle, on n'a retrouvé que le papier. Qui c'est qui l'a mangé? » Jojo dit que ce n'est pas lui. « Et qui donc que ça pourrait être ? » « J'sais pas, moi » L'Oncle ne le gifle pas. Il raconte à la Grand-mère que deux gros chiens ont mangé un veau. Ils l'ont attaqué puis l'ont bouffé. La vieille demande comment c'est possible. « Tu comprends jamais rien, c'était des dobermans! » La Grand-mère ne comprend pas plus. Elle ne sait pas ce que c'est : « Des dobères man, c'est quoi? » « C'est comme des veaux! ». Elle dit qu'elle comprend. L'Oncle: « tu peux pas comprendre! Tu parles de salauds ! » Répète-t-il en grognant. L'Oncle décrit ces chiens gros comme des veaux avec des gueules si grandes qu'on peut y mettre le bras entier. « Lorsqu'ils te choppent, tu peux pas t'en défaire. Il faut leur couper la tête car jamais y te lâchent! »

Jojo pense aux vipères. L'Oncle veut savoir ce qu'il a vu. La Grand-mère dit : « laisse le tranquille ! » ... Les bottes de l'Oncle sont près du poêle avec les chaussettes dessus qui sèchent. Un chat s'en approche et tend la patte pour jouer. Il n'ose pas y toucher franchement. L'Oncle lui envoie un coup de pied, le chat l'esquive. La Grand-mère voudrait tout savoir parce qu'elle ne sort presque jamais. L'Oncle pense qu'elle ne peut plus comprendre. Elle est trop vieille, elle est faible. Elle comprend qu'il ne veut rien lui dire et qu'elle n'appartient plus à son monde. « Tu as dit, comme des veaux! », ça lui paraît impossible mais « puisque tu le dis ! » Elle est obligée de croire ce qu'il dit, cela ne lui plaît pas. Elle se renfrogne un peu. L'Oncle se met à fumer, ses chaussettes aussi près du feu. Une tache noire marque le talon et se craquelle. C'est du sang. « Qu'est-ce que t'as fait? » demande la vieille; « rien ! » dit l'Oncle que ça agace. Tandis qu'ils échangent ainsi quelques mots, Jojo glisse de sa chaise et tente de sortir de la pièce discrètement. Mais l'Oncle n'attendait que ça ; d'un œil, il le guettait. « Tu vois qui-là » dit-il en montrant son œil. L'Oncle l'attrape à la volée, le jette en l'air, le rattrape, le rejette. Jojo rit, rit comme un fou. L'Oncle grogne comme un chien. Il montre les dents, il mordille ici et là. « Ça fait pas mal ! ». La Grand-mère dit qu'il ne faut pas, « pas après manger! ». Il va le rendre malade et le faire vomir, « c'te p'tit ». Le jeu prend fin, les deux « gars » sortent et vont chercher les vaches. Lorsqu'on met des bottes, on est bien obligé de traîner les pieds. On marche pourtant à grands pas. Jojo suit l'Oncle, ses bottes claquent contre les mollets, ça cuit mais c'est égal, elles nous entraînent. L'Oncle ouvre la barrière, quelques vaches sortent, les autres il faut les rabattre, c'est le travail de Jojo. Il leur donne des coups de pieds dans le haut des cuisses, il n'a pas peur et : ses bottes l'entraînent. L'Oncle marche devant le troupeau, il dit « viens, viens ». Jojo est derrière, il dit « allez, allez, bon sang! » On fait attendre les voitures car il faut qu'elles apprennent ce que c'est que des vaches. Plus tard, on porte le lait à la fruitière. En attendant la fin de la traite, Jojo traîne près de l'étable. Dani passe en pleurant, il dit que sa mère, « une de ces peurs! ». Il chiale, on n'entend pas la suite, il a de la morve plein le nez. Jojo

lèche la sienne avec la langue. L'Oncle dit que c'est un salaud. On va à la fruitière en tracteur ou en poussant un petit chariot qu'on appelle barrot. Au-dessus du bâtiment où le lait est collecté, on aperçoit la porcherie. On entend sans arrêt les pauvres cochons qui grognent. Un enclos ferme une petite cour. Lorsqu'il fait beau, on y sort les porcs. Ils se roulent dans la poussière ou la boue. On leur jette des pierres sur le dos, « ça rebondit », ils se mettent alors à sauter sur leurs courtes pattes. Ils sont trop lourds pour sauter haut, ils paraissent ridicules mais ils nous font honte un peu. On sent qu'ils sont faibles, « les pauvres bêtes ! » Cet endroit est un mauvais endroit, on vient là pour voir les cochons mais on n'aime pas rester. Derrière, c'est plein d'orties ... Près de la fruitière, Jojo chante « ne pleure pas, Jeannette ». Sous un arbre toujours ça revient : un homme est pendu. C'est Jean, et Jeannette pleure à ses pieds. Jeannette est la fiancée de Jean. On a tué Jean, Jojo ne sait pas pourquoi mais lorsqu'il passe près de cet arbre, chaque fois l'image revient. Plus tard, ce sera des servantes qu'on pendra comme ça parce qu'il faudra faire quelque chose. Tout cela semble injuste, très injuste, chaque fois qu'on y 'pense, on a beau avoir des bottes, on vacille ...

Les chiens s'étaient acharnés sur le veau, « cette pauvre bête ! » et lui avaient ouvert le ventre. C'était pas beau à voir ... Le veau avait couru dans tous les sens pour leur échapper. Le troupeau l'avait laissé seul, il s'était réfugié dans le bois. Alors la chasse avait commencé. Le veau ruait, les chiens mordaient à la gueule, à la queue; de temps en temps, le veau s'affaissait lourdement, les chiens alors lui sautaient dessus, il se relevait. Puis, le veau tomba plus rudement, les chiens s'approchèrent méfiants ; ensuite ils se ruèrent dessus. Il ne se défendit que très peu... On a beau marcher vite, la scène se prolonge. Les chiens sont là avec le veau mort et fourragent dans son ventre. On sent leurs dents contre son propre nez ou dans son ventre puis, on sent quelque chose de chaud, c'est du sang. Ça nous pousse à marcher vite avec nos bottes mais ça suinte d'un veau mort, ça goutte des museaux, c'est dans le ventre des cochons, sous la peau rose, sous notre peau, c'est épais et poisseux, on ne peut s'en défaire, on vacille légèrement. On ne se sent pas très fort.

## VI

Ça pourrait finir d'un coup ou très loin dans la vaste mer, là où les pieuvres sans réfléchir se saisissent d'énormes navires. Mais ce serait compter sans tout ce qui s'accroche et réclame. Lorsqu'on se penchait par exemple, c'était un trou dans lequel on croyait qu'une pieuvre vivait. Sur les livres, on en voyait de gigantesques qui étouffaient de gros bateaux comme le serpent python qui ne mord pas mais serre, serre ... De gros navires sombraient et les gens partout jetaient leurs bras pour s'accrocher au bois qui flottait. La pieuvre emportait tout et ceux qui n'étaient pas entraînés nageaient jusqu'à l'épuisement. Toujours quelque chose s'épuise mais avant, il y a beaucoup de mouvements. La pluie fouette les murs avec violence, c'est la tempête. La foudre tue une vache qu'on recouvre de chaux. Et dans la chaux grouillaient les morts comme dans une pâte épaisse. Les corps étaient transportés dans des trains dont on fermait les portes pour que tout le monde les oublie. C'était la guerre, « la guerre, c'est comme une tempête », dans la tempête des bras de pieuvre se déplacent, ils sont « plus gros que ça ! » ... Jojo se penchait au-dessus du trou, l'eau tout au fond, brassait des morceaux de ferraille qu'on aurait pu vendre si on avait osé les prendre. De long bras de lierre couraient sur les pentes que bordaient des sapins noirs. Tout au fond, c'est comme un trou, « si tu y vas, tu t'enfonces et t'arrives chez les chinois ». Il y a Jojo, le chien et un copain; ils jettent des pierres sur les morceaux de ferraille, quelques uns touchés s'affaissent lentement, ils sombrent dans l'eau et disparaissent; les autres restent en place et renvoient les cailloux avec un bruit assourdi de tôle ou de ferraille « cling, clong ! ». Les ruisseaux après la tempête, c'est comme des torrents; ça nous emmène très loin jusqu'à la vaste mer où nagent les pieuvres et les chevaux de mer. Très loin dans la mer, les marins chassent la baleine géante. Les baleines, c'est un peu comme les cochons, c'est bon de la tête à la queue. On mange tout mais c'est beaucoup plus gros qu'un cochon. Les cochons, on les enferme dans la porcherie, les baleines sont enfermées dans la mer. Les cochons se mangent entre eux en commençant par la queue et les oreilles. On les entend qui hurlent lorsqu'il fait chaud et que l'orage approche -l'orage, c'est avant la tempête. On reste devant la petite fenêtre pour voir ce qu'ils font. C'est tout noir mais on sent que ça remue. Parfois, on les sort dans l'enclos. C'est bon de prendre l'air ... L'air de la mer, ça fait du bien mais ce qu'on préfère c'est l'étendue de l'eau. Jojo s'appuyait à une rambarde de fer. Un chien furetait sur la plage à la recherche de pistes, de bout de chiffons, de bouts de viande, de bouts de baleine ou de pieuvre que les marins avaient jetés. Le chien était libre, il courait en zigzag. Un homme était derrière qui suivait. Il promenait son chien, il n'avait besoin d'aucune autre raison pour prendre l'air; le chien en avait besoin pour lui. La laisse du chien pendait sur l'épaule comme un serpent, l'épaule était légèrement plus haute, l'homme paraissait handicapé. Il se baladait en regardant le ciel et le chien. Jojo était au bout de la jetée. La mer se balançait doucement, c'était un jour très calme. Les vagues allaient et venaient parfois, elles s'élevaient assez haut puis s'effritaient en déferlant. Jojo était venu voir son amie blonde. L'homme n'a rien

d'autre à faire qu'à suivre son chien qui, ici ou là, fourrage dans le sable. L'homme n'a pas besoin de la mer, il ne l'observe pas. En s'éloignant, ce n'est plus qu'un point sur la plage autour duquel gravite une poussière de chien ... Les chiens en liberté, ça ne fait pas peur? C'est lorsqu'ils sont enfermés chez eux qu'il faut les craindre. La peur s'insinue dans nos jambes; ils nous regardent passer, le corps tendu prêt à bondir. Leurs crocs se découvrent sous les babines qui deviennent baveuses, et ça grogne, ça grogne pour nous effrayer. On est bien plus fort qu'eux pourtant, on se sent fragile. On recule instinctivement, ils foncent, instinctivement. Lorsqu'on est chez la Grand-mère, c'est plus simple, les chiens, on les connaît; ce sont les nôtres. On joue avec eux, partout ils nous suivent. On les pousse dans des trous pour voir, le chien ne comprend rien, il nous regarde et réclame quelque chose. On lui fait voir les têtards qui grouillent à ses pieds. Des milliers de points noirs évoluent dans l'eau, ils nagent en frétilant, forment de petits troupeaux qui se séparent, se rassemblent, en suivant des courants faibles qui les déposent, les reprennent ... On peut en ramasser des poignées, ils filent entre les doigts, ça chatouille. Les enfants en font un tas sur le bord. Certains ressemblent déjà à de petites grenouilles munies de queues. Les autres ne sont encore que des poissons. Dans quelques coins où l'eau ne circule presque pas, une sorte de gélatine transparente abrite des millions d'œufs. Le chien regarde l'eau et cherche avec une patte à saisir ces points noirs. Un pigeon s'envole, le chien lève la tête. On lui donne un coup de pied, on le pousse. On fait semblant de l'égorger avec nos doigts. On fait comme si c'était de la viande à découper. On l'attache avec une corde. Il pleure. « Ne pleure pas Jeannette ! » qu'on lui dit puis on le laisse filer. Il revient, « t'es toujours entre nos pattes ! » dit Jojo. Alors ils le poussent ... Ils lui tordaient la queue comme on agit pour faire avancer les cochons. Ils ont beau se débattre, ça leur fait tellement mal qu'ils résistent avec peine et glissent sur leurs sabots. Ils tombent sur la tête qui glisse tristement dans la boue et se mâchure. On pousse ainsi tout le corps dans le wagon; la gueule est pleine de merde.

La tête du chien est sous l'eau, il se débat violement mais les enfants le tiennent fermement. Le chien, « y boit la tasse », se défend comme il peut mais il ne mord pas; c'est un jeu ... Sur la plage l'homme jette un morceau de bois, le chien se jette dans la mer et rapporte très fier le trophée dégoulinant. Le maître est content. Il le caresse à rebrousse poil. Sur la jetée, Jojo lance un bout de bois dans la mer. L'eau le recouvre, le balance, le porte plus loin. Il revient ou s'éloigne définitivement. Il flotte, la mer le bouge. Régulièrement les quais sont mouillés par les vagues. Ils brillent, ils semblent remuer, se tordre, basculer puis soudainement se figent; ensuite le mouvement reprend. Lorsqu'il pleut, c'est plus intense, l'eau déforme les arêtes, la rambarde se vrille, la mer se mélange au ciel. On attend des tempêtes qui ne viennent pas. On s'ennuie un peu. L'homme est un point qui s'éloigne, le chien est avec. On ne voit pas de liens ... Les enfants ont détaché le chien qui s'ébroue. Ils sont accroupis au bord de l'eau et rassemblent des quantités de têtards qu'ils mettent dans un sac de plastique. Ils les observent de temps en temps; des points noirs se heurtent à des cloisons transparentes, puis ils s'agglutinent dans le

fond et ne bougent plus. Cela ne dure qu'un instant car aussitôt, ils reprennent leurs nages et se cognent contre le sac. Ils sont enfermés. « Tu crois qu'ils ont besoin d'air? » ... Le chien est avec son maître, tous les deux ils sont dehors, ils n'ont peur de rien. Devant eux, la plage semble infinie, derrière eux, il y a leur maison. Ils Jouent, l'un jette, l'autre ramène. Ça paraît bête mais ça les contente. Je me promène maintenant pas loin d'eux. Le chien s'approche, « gentil, le chien ». Je recule. La mer devant s'étale largement. Je recule, je m'éloigne du chien. Des trous d'eau se cachent sous l'écume des vagues, des nappes comme huileuses se déplacent en surface ... Et lorsqu'ils se penchaient, ils imaginaient des pieuvres avec de longs bras et, pourquoi pas « des têtes de chien ? » Elles auraient très bien pu sortir du trou tout d'un coup et les emporter avec elles. Ils y pensent parfois mais ils oublient bien vite. « Les pieuvres, ça a les yeux vitreux. Elles ne voient rien ». On sent des corps mous dont on aurait crevé les yeux. Ils se déplacent dans l'ombre avec lenteur, un bras et puis l'autre comme s'ils souffraient... « Dans l'eau c'est très beau mais c'est froid ». Elles avancent souplement en gardant leur tête bien haute; c'est une tête sans bouche.

En revanche les chiens ont une grande gueule, on peut y fourrer la main entière ... Ils avaient à nouveau attaché le chien; au début il avait geint mais ensuite il s'était assis en les regardant étonné. Ils avaient rempli le sac puis s'étaient approchés en le dissimulant derrière eux. « Tu vas voir ! » disaient-ils en avançant. Le chien se réjouissait d'avance car il était content qu'on s'occupe de lui -les chiens ne sont pas autrement. Jojo avait grimpé sur son dos, « hue ! », le chien s'était levé. Le copain avait essayé de lui tenir la gueule ouverte mais c'était difficile. Alors, Jojo par derrière avait tiré sur le nez du chien qui s'était mis à gémir. Le copain avait saisi la mâchoire inférieure d'une main et de l'autre il avait déversé le contenu du sac. « Pouah! » Il avait poussé avec ses doigts les têtards qui grouillaient. Le chien avait bien été forcé de les avaler car ils lui serraient le museau fermement –on y met quatre mains pour serrer plus fort. Puis, ils l'avaient laissé. Le chien avait secoué la tête, il avait sauté en l'air, s'était roulé par terre, avait cherché à déglutir, s'était raclé la gorge, avait toussé, s'était mis à haleter. C'était pas beau à voir. Les deux enfants s'étaient tus en se prenant la main puis: « tu crois qu'ils le mordent? » Le chien s'était ensuite calmé, il s'était couché. Les deux enfants s'étaient approchée de lui et l'avaient caressé. Jojo avait mis l'oreille sur son ventre. On n'entend rien, les têtards lentement meurent. Des acides les rongent. Ils ont beau se débattre, ça les dissout. Des centaines de têtards agonisent; ça commence par la queue puis ça digère le corps entier. Jojo gratte la tête du chien. Le chien se calme. Ils le détachent, il court boire à la mare puis il saute, il tourne autour d'eux. Il réclame quelque chose, ils l'embrassent tour à tour puis ils s'en vont.

Ils rentrent au village en essuyant leurs mains ici et là aux touffes d'herbes. Ils les essuient aussi à leurs pantalons; ça fait des traînées noires. « On va se faire engueuler ! » Ils commencent à faire plus frais, le soir arrive lentement mais on a encore le temps. Ils se mettent à courir avec le chien. Leurs jambes semblent vouloir les dépasser. C'est à cause des bottes qui les entraînent. Ils lèvent les bras, ils sautent, ils roulent dans l'herbe. Le chien grogne de plaisir, il cherche à les

mordre un peu. Il choppe un morceau: de pull et les enfants rient, rient. Ils roulent l'un sur l'autre, le chien s'acharne gentiment, tout ce mouvement le rend fou. Il tire sur un bout de pantalon, il saisit une chaussure, « aie ! », « y ferait mal, ce con ! » Le chien lèche le visage d'un enfant, l'enfant reste en boule replié sur lui. « Ça chatouille ! ». Le chien ne se méfie pas, l'enfant d'un bon se dresse et couche le chien. Ensuite, il l'immobilise et lui scie la tête pour rire avec le tranchant de la main. C'est Jojo, c'est Jean-Louis ou Dani, l'un coupe la tête l'autre tient les pattes...

On arrive au village à l'heure du goûter, on se sépare près de chez soi. Le chien rentre avec nous. Jojo parle des têtards, « c'est vrai qu'ils deviennent des grenouilles ? ». L'Oncle lui regarde les mains et lui botte les fesses pour qu'il se les lave. « Combien de fois faudra-t-il te le dire, nom de Dieu ! » La Grand-mère dit qu'il ne faut pas jurer. On aimerait mourir sur le champ. Jojo boit son café au lait très lentement, il boude tristement. Devant lui, la grande armoire de la cuisine est entrouverte. On dirait que la porte bouge et doucement se ferme. Un chat, un homme, un loup, est peut-être derrière ... « Dépêche-toi ! » dit l'Oncle et il faut aller chercher les vaches. Jojo fait tourner une sorte de corde, la laisse du chien, le chien tire dessus. Ils partent tous les deux ... Sur la plage, le chien s'amuse avec sa laisse. L'homme est assis. Il ne parvient pas à regarder la mer, le chien l'énerve un peu. Il lui tape sur le museau. Le chien ne comprend pas, il continue... Jojo avance en chantant: « Une vache qui pisse dans un tonneau... Si c'est chaud c'est des fayots, si c'est froid ... Rabadja, la moukère ... » Les vaches meuglent en les apercevant. Le chien fonce sur elles. Elles fuient, elles jouent, on ne sait pas. Tout s'effrite, tout s'égare dans les champs jusqu'au chemin où le troupeau se forme avec le chien autour, Jojo derrière et les vaches devant. Une fille passe sur un autre chemin, « bonjour ! », la montagne tout au fond se plisse comme une vague.